

AKIRA MIZUBAYASHI

他



言

UNE LANGUE
VENUE D'AILLEURS

L'UN
EST
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Akira Mizubayashi

UNE LANGUE
VENUE
D'AILLEURS

Préface de Daniel Pennac

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2011.*

PRÉFACE

Comment dire ?

Nanto ittara iika ?

« Je me considérerai comme mort quand je serai mort en français. Car je n'existerai plus alors en tant que ce que j'ai voulu être, par ma souveraine décision d'épouser la langue française. »
Akira Mizubayashi

Voici donc un Japonais qui habite notre langue. Plus, qui la vit. Plus encore, qui l'existe. Oui, il faut bien s'autoriser cette transitivity fautive si l'on veut donner la plus petite idée de la fusion qui s'est opérée entre Akira Mizubayashi et le français où il s'est délibérément incarné.

Soit un jeune Japonais des années 70. Accablé par les « maux de langue » que lui inflige son idiome natal — qu'il juge paralysé par le conservatisme, avili par l'injonction consumériste et tétanisé par l'hystérie mimétique des doxas soixante-huitardes —, il étouffe. Il se sent immensément seul. Et se tait. Quelque chose en lui aspire à une existence dont les moyens lui manquent. Il lui faut un outil de penser,

une méthode pour accéder à ce qui, confusément, se dit en lui, une langue sienne, pour y renaître. Ce sera le français. Et c'est comme s'il la créait, cette langue venue d'ailleurs, tant elle est le fruit d'une nécessité intime. L'amour d'un père, bouleversant d'attention et d'inépuisable passion pédagogique (au point d'apprendre la natation à ses deux garçons sans savoir nager lui-même!), l'accompagnera tout au long de cet apprentissage. « Le français, dit Akira Mizubayashi est ma langue paternelle. »

Le jeune homme entre en français sous le double auspice de la littérature et de la musique : « La littérature me paraissait relever d'un autre ordre de parole. Elle tendait vers le silence. Une autre langue était là, qui se détachait de la fonction répétitive, monétarisée du discours social. » Quant à la musique, ce sera Mozart, au premier chef, dont Les Noces de Figaro lui ouvriront les portes du XVIII^e siècle.

Et le voici apprenant le français des Lumières.

Et le voici parlant couramment le Rousseau.

Et le voici dix-huitiémiste éminent.

Et le voici séjournant en France.

Et le voici épousant une Française.

Et le voici à ce point familier de notre langue qu'il ne l'est plus vraiment de la sienne. Presque français et plus tout à fait japonais. Presque français car le français qui se parle ne se laisse jamais tout entier posséder par une oreille née ailleurs, plus tout à fait

japonais car ce qui se pense désormais en lui il doit le traduire en sa langue natale, inadaptée à la structure même de cette pensée. Akira Mizubayashi passe donc sa vie entre ce presque et ce plus tout à fait. Loin d'être un lieu de frustration, cet espace de double « étrangeté » — passionnément revendiquée par l'auteur dans son rapport à l'autre, à tous les autres! — est le terrain d'une permanente recherche de l'exactitude.

Ceux qui le connaissent savent que la question la plus fréquente posée par Akira Mizubayashi, sur ce ton de calme concentration qui le caractérise, est : « Comment dire ? » Soit, en japonais : « Nanto ittara iika ? » Question à ne pas prendre pour une quelconque interrogation lexicale ; elle dit l'exigence intellectuelle d'un homme qui a voué sa vie à penser au plus précis pour parler au plus juste. Exigence dont Une langue venue d'ailleurs témoigne fort justement.

Comment dire ? Nanto ittara iika ? Par exemple, en écrivant ce livre si passionnément convaincant.

Daniel Pennac

À Daniel et Minne.

*À celles et à ceux qui, sans le
savoir, m'ont aidé à naître à la
langue de ce livre.*

*En souvenir de Mélodie qui a si
bien rythmé ma vie durant ces
douze dernières années.*

Et, bien sûr, à Michèle.

I
TOKYO

En 1983, je fis la connaissance de Maurice Pinguet, l'auteur de *La Mort volontaire au Japon* (Gallimard, 1984). Je venais de rentrer de Paris où j'avais vécu trois ans et quelques mois. C'est Paul Bady, professeur de chinois à l'École normale supérieure, qui me présenta à Maurice qui enseignait alors à l'université de Tokyo. Ayant terminé un doctorat à Paris, j'étais à la recherche d'un poste d'enseignant. Notre rencontre eut lieu, je m'en souviens, dans le quartier de Hongo, près du Portique rouge de Todai (c'est le nom abrégé de l'université de Tokyo). Il pleuvait à torrents. Je vis un homme qui portait un ciré bleu foncé avec une capuche s'avancer lentement vers moi. Le bleu se détachait sur le rouge : étrange effet d'estampe. L'homme n'avait pas de parapluie. C'était Maurice. Le temps de prendre un café bien chaud, nous évoquâmes les souvenirs de la rue d'Ulm. Maurice comprit que le jeune homme de trente

ans, titulaire d'un doctorat français, souhaitait trouver un emploi dans l'enseignement supérieur. Il me demanda si, en attendant, je pourrais l'aider à écrire son livre, alors en phase d'achèvement. Je ne sais pas s'il avait réellement besoin d'aide ou si c'était, de sa part, une façon de m'aider, de me faire travailler afin que je gagne quelques sous. Maurice ne lisait pas le japonais ; pas suffisamment en tout cas pour circuler librement dans les textes. Il me demanda de lire à sa place et pour lui des textes en japonais, de les lui résumer oralement et de discuter avec lui à partir et autour de ces textes. Séduit par l'élégance de la personnalité de Maurice, j'acceptai sa proposition. Nous décidâmes de nous rencontrer régulièrement dans un café près de l'ambassade de France à Tokyo pour de longues heures de conversation sur des sujets aussi variés que passionnants, tous relatifs aux traits constitutifs de la société et de l'imaginaire japonais. À l'issue de ces entretiens, une dizaine au total, il tint à me payer au tarif selon lequel il était lui-même payé à l'Institut franco-japonais et il ajouta, avec son sourire habituel et d'une voix douce de baryton, que je parlais le français comme quelqu'un qui le parle depuis l'âge de cinq ans, et qu'il n'avait jamais connu, depuis sa lointaine installation au Japon, un cas semblable. C'était comme si une pensée clandestine longtemps retenue eût enfin trouvé une issue...

— Akira, tu parles un français!... Excuse-moi, je suis obligé de le dire... Je perçois, de temps à autre, une pointe d'accent méridional, c'est tout. Je te dirai d'ailleurs que c'est très agréable. Comment se fait-il que tu n'aies pas d'accent comme les autres ?

— Oui, j'ai vécu un peu plus de deux ans à Montpellier. C'est là que j'ai dû l'attraper. Le japonais n'est pas une langue que j'ai choisie. Le français, si. Heureusement on peut choisir sa langue ou ses langues. Le français est la langue dans laquelle j'ai décidé, un jour, de me plonger. J'ai *adhéré* à cette langue et elle m'a adopté... C'est une question d'amour. Je l'aime et elle m'aime... si j'ose dire...

On me l'a dit, en effet, et combien de fois : « C'est troublant que tu parles comme ça sans accent... » Combien de fois ! On m'a souvent pris aussi pour un Vietnamien né en France ou un Chinois issu de l'immigration, grandi en France. Chaque fois, j'ai dû expliquer et préciser :

— Non, je suis un pur produit japonais...

Un jour, mon père m'a montré un petit arbre généalogique qui remontait au moins à quatre ou cinq générations. Pas un seul étranger apparemment. Personne qui soit venu d'*ailleurs*. J'ai commencé à apprendre le français à l'âge de dix-neuf ans, à l'université. Le français, c'était purement et simplement une langue étrangère, totalement

étrangère au départ. Ma vie se divise en deux portions de durée inégale : mes dix-huit premières années *monolingustiques*, même si j'ai appris l'anglais au collège et au lycée (l'anglais chez moi a toujours gardé le statut de langue étrangère, c'est-à-dire *extérieure à moi*) ; la suite de mon existence, de la dix-neuvième année à aujourd'hui, placée sous la double appartenance au japonais et au français. L'un a surgi en moi ; il s'est ensemencé au fond de moi ; d'une certaine manière, il était toujours déjà là ; il est, si j'ose dire, de constitution *verticale*. L'autre, c'est la langue vers laquelle j'ai cheminé avec patience et impatience tout à la fois ; je me suis déplacé vers elle ; c'est celle que je suis allé recueillir tandis qu'elle m'a accueilli en elle ; elle m'est venue de loin, avec un retard considérable de dix-huit ans. Elle est de nature *horizontale*, d'une étendue immense qui conserve toujours des recoins inexplorés, des vides à remplir, des espaces à conquérir.

Je pourrais maintenir mes interlocuteurs français un certain temps dans l'illusion de se trouver face à un francophone natif... Mais assez vite ils s'apercevraient que je ne suis pas de leur pays.

Ma mère mit un garçon au monde en août 1951 dans une petite ville de province du nord du Japon. L'enfant arriva aux aurores presque tout seul. C'était moi. Dix-neuf ans plus tard, je commençai à dire mes premiers mots en français. Depuis lors, je n'ai pas arrêté de naviguer entre la langue qui est la mienne, le japonais, parce qu'elle vient de mes parents, et le français qui est également la mienne parce que j'ai décidé de me l'approprier pour m'y installer, pour vivre en pleine conscience ma progressive accession à cette langue aimée et choisie.

Je m'inscrivis en avril 1970 à l'université nationale des langues et civilisations étrangères de Tokyo, un établissement spécialisé dans les études de langues, l'équivalent en plus petit de l'INALCO. Les cours ne commençaient que deux mois après. L'université était saccagée. Ayant été le bastion des étudiants en colère dans les années 1968-1969

(il y eut mai 68 à l'autre bout du monde aussi ; mais le nôtre était un mai 68 qui, contrairement à celui de la France, ne semble pas avoir laissé de traces profondes dans la société, ni dans les mœurs ni dans les universités), elle n'était pas en mesure d'assurer les cours avant le 1^{er} juin (au Japon, l'année universitaire débute en avril). J'avais devant moi deux mois de liberté totale. J'avais hâte d'apprendre le français.

Mon premier contact avec la langue de Molière, avant même le début des cours à l'université, eut lieu lors d'un cours de français donné à la Radio nationale japonaise. Il y avait deux niveaux : niveau débutant diffusé quatre fois vingt minutes du lundi au jeudi, niveau moyen assuré deux fois par semaine le vendredi et le samedi. Je commençai par le premier bien sûr et j'y pris goût. Quelque chose de nouveau me saisissait, moi qui n'avais connu au lycée que des cours d'anglais où l'on entendait très peu d'anglais mal prononcé et beaucoup de japonais peu sonore et mal articulé : c'était la présence quotidienne de deux invités français : Nicolas Bataille, le metteur en scène de *La Cantatrice chauve*, et Renée Lagache, une Française installée à Tokyo depuis un certain nombre d'années. Leur présence était avant tout et presque exclusivement celle de leurs voix et de la vibration sonore des énoncés qu'elles portaient et véhiculaient. Un professeur japonais, de renom d'ailleurs,

était là pour expliquer la grammaire, mais il était discret, presque comme un figurant alors que, de toute évidence, c'était lui l'animateur ; le contenu de chaque leçon se réduisait à des sons à la fois clairs et veloutés, produits par les deux invités. C'était pour moi comme un récital à deux voix, un concert retransmis en différé où la voix de l'homme et celle de la femme se cherchaient, se répondaient, se confondaient, s'entrelaçaient dans leur mouvement phonique délicat et soigneusement défini.

Mais pourquoi voulais-je tant entrer dans l'univers du français ? Pourquoi ai-je choisi cette langue entièrement ignorée ? Pourquoi enfin ai-je décidé de m'engager dans l'histoire sans fin d'un long et patient apprivoisement d'une langue étrangère ?

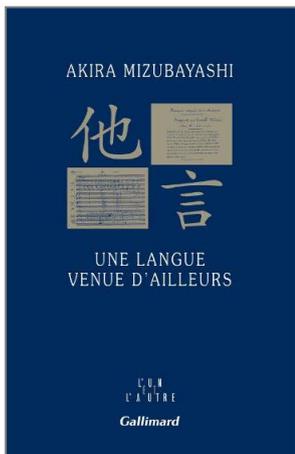
Dans les années 1970, la politique était encore très présente sur les campus universitaires. Les séquelles des événements de 68 étaient là, cruellement visibles : murs tagués, matériels abîmés, salles endommagées. J'arrivais dans un paysage désenchanté, dans un lieu meurtri qui témoignait de la violence des actes perpétrés. Mais ce qui gênait le jeune homme de dix-huit ans, ce n'était pas ces stigmates sociaux qui ne favorisaient guère la concentration, ni le désenchantement, ni l'absence d'élan collectif nécessaire aux études. C'était plutôt le vide des mots : des gauchistes, comme des revenants sur un champ de bataille où gisent des

cadavres mutilés, usaient inlassablement de discours politiques stéréotypés à grand renfort de rhétorique surannée. La jeunesse communiste n'échappait pas non plus à cette usure de la langue. Quant à la majorité des étudiants non politisés ou dépolitisés, ils se muraiement dans une hébétude satisfaite qui annonçait sans doute le consumérisme bavard des années à venir. Bref, des mots dévitalisés, des phrases creuses, des paroles désubstantialisées *flottaient* sans attache autour de moi comme des méduses en pullulement. Partout il y avait de la langue, de la langue fatiguée, pâle, étiolée : paroles proférées à travers micros et porte-voix, vocables tracés sur de gigantesques panneaux, discours imprimés dans des tracts qui pouaient l'encre, tout cela constituait mon quotidien linguistique, et de tout cela, c'est cette sensation, désagréable voire intolérable, de *flottement* qui m'est restée. (Y avait-il là un écho lointain de l'*ukiyo*, « monde flottant » — monde incertain en perpétuelle dérive — comme on dit en japonais à l'image d'une *ukikussa*, plante flottante ? C'est possible.) C'étaient des mots qui ne s'enracinaient pas, des mots privés de tremblements de vie et de respiration profonde. Des mots *inadéquats, décollés*. L'écart entre les mots et les choses était évident. L'*insoutenable légèreté* des mots, le sentiment que les mots n'atteignent pas le plus profond des êtres et des choses me mettaient dans un état de

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 14 décembre 2010.
Dépôt légal : décembre 2010.
Numéro d'imprimeur : 77387.*

ISBN 978-2-07-013018-4/Imprimé en France.

176691



Une langue venue d'ailleurs Akira Mizubayashi

Cette édition électronique du livre
Une langue venue d'ailleurs d'*Akira Mizubayashi*
a été réalisée le 07 janvier 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070130184).
Code Sodis : N44751 - ISBN : 9782072413384.
Numéro d'édition : 176691.